

EXTRAIT

Mais le large territoire où René donnait libre cours à son énergie révolutionnaire se situait ailleurs. Il ne voulait rien laisser passer de ce qu'il estimait être les ruses du mandarinat, en l'espèce le nouveau culte de la personnalité qu'entretenait, par exemple, son confrère Jean-François Lyotard. Il avait pris en grippe sa pratique professorale alors que je ne l'ai jamais entendu dire un mot contre Deleuze, preuve que, même sous ton toit, le génie suscitait l'admiration unanime. Je me souviens d'un soir où il entraîna notre petite dizaine d'étudiants jusqu'à la salle où, dans un silence de cathédrale, le penseur de la postmodernité hypnotisait son auditoire. Il s'agissait pour René d'interrompre un cours qui relevait selon lui d'un passé révolu, mensonger et hautement néfaste. Dès notre apparition, les étudiants entreprirent de nous chasser. Impérial, le maître calma leurs ardeurs. La salle s'apaisa, ce qui valut à René une pointe aux allures de sophisme : « Ah, tu vois, ils t'écoutent. Ce qui démontre l'étendue de ton pouvoir sur eux. Mais qu'est-ce que tu en sais de ce qu'ils veulent, tes étudiants ? » Les hurlements redoublèrent, que Lyotard fit taire d'un geste sans réplique avant de s'engouffrer dans la brèche ainsi ouverte. Commença alors un court duel sanglant dont, quarante ans après, le souvenir me serre toujours le cœur. « Ton argument est honteux, Schérer. Mais tu n'en as pas assez, de tes pitreries ? Venir perturber le cours de tes confrères, c'est tout ce que tu as à offrir à tes étudiants ? Tu gâches ton talent, Schérer. Tout le monde sait que tu vaux mieux que ça. Tu ferais pitié si tu ne prêtais pas autant à sourire. Qu'est-ce que tu proposes, concrètement ? Quelle ligne politique, quelle réflexion ? Vas-y, on t'écoute. » Phrases terribles. René choisit de ne pas répondre aux coups, signant ainsi des aveux pathétiques. « Je préfère débrancher mon appareil que d'entendre ce que tu me dis, Lyotard. » Il porta la main à son oreille, tâtonnant à chercher le bouton dont je ne garantis pas qu'il le trouvât jamais, avant de lancer à un auditoire que secouaient des rires nerveux : « Je ne t'entends plus, Lyotard. Je ne t'entends plus, à la fois parce que je ne t'écoute plus mais surtout parce que je ne veux plus t'entendre. Non seulement ce que tu dis ne compte pas, mais ce que tu dis (voix très martelée), N'EK-SIS-TE PAS. » Nous abandonnâmes la salle sous les lazzis, avec cette fausse dignité qu'affectent les conquérants défaits.